

théâtre garonne .com



17..26 mars 2011

[dossier de presse](#)

# IDENTITÉ

GÉRARD WATKINS

Bénédicte Namont / 05 62 48 56 52 / [b.namont@theatregaronne.com](mailto:b.namont@theatregaronne.com) /  
1 av. du Château d'eau 31300 Toulouse

Tg

## Du 17 au 26 mars

Jeudi 17, vendredi 18, samedi 19 à 19h30

Mercredi 23, jeudi 24, vendredi 25, samedi 26 à 20h

Tarifs de 6 € à 21 €

Durée 1h

# Identité

## Gérard Watkins

On a pu voir Gérard Watkins, acteur notamment auprès de Marc François ou de Claude Régy. On le découvre ici auteur et metteur en scène d'une bouleversante tragédie contemporaine, qui met à nu les récentes dérives identitaires, pièce pour laquelle il a obtenu le Grand Prix de Littérature dramatique en 2010.

Sur le plateau : un couple de jeunes gens, Marion et André Klein – Anne-Lise Heimburger et Fabien Orcier, exceptionnels. Ils survivent dans le dénuement, l'alcool et l'ennui, dans l'attente d'une expérience fondatrice qui les relie. Alors que Marion entame une grève de la faim « pour que sa vie commence enfin », André découvre sur l'étiquette d'une bouteille de vin un numéro de téléphone qui offre de gagner de l'argent. Une question troublante, un test identitaire improbable les entraînent presque malgré eux dans un engrenage empoisonné, sur les traces de leurs origines. Dans un climat insidieux où tout semble normal, surgissent des vérités enfouies dans la violence de l'Histoire récente, qui menacent l'équilibre fragile de chacun. Gérard Watkins raconte que l'écriture d'*Identité* a été déclenchée par une colère contre un récent amendement - enterré depuis - qui voulait autoriser les tests ADN sur certains étrangers. A travers des Européens en quête de leurs origines, il sonde la famille « telle qu'elle s'invente aujourd'hui et qui n'a rien à voir avec l'hérédité ».

*« Le texte de Gérard Watkins est magnifique, et sa mise en scène dans sa continuité. C'est un peu comme du cinéma en plus brutal, en moins confortable. Le naturalisme est de mise dans le jeu des comédiens, sauf qu'on n'a pas le montage pour nous éviter la confrontation avec ceux qui parlent. On n'a pas l'espace de s'échapper, et c'est tant mieux. Tout est d'une traite, tout est à vu. Pas de découpage à l'aide de lumières, pas de réel décor, juste quelques traces de décors, qui font se dire que cet endroit a dû être vivable. Pas de bande-son non plus. Juste deux acteurs, qui sont là, qui disent un texte qui nous prend par surprise, qui d'un échange qu'on croirait banal se barre dans de la poésie pure, puis revient comme si de rien n'était. Comme si la langue quotidienne nous était révélée. Jamais d'adresse publique et pourtant le propos est frontal. Ça parle d'une histoire particulière, et pourtant ça ratisse très large. Et ça pose des questions fondamentales, sans jamais apporter de solution, sur ce qui forge son identité propre, sur les choix qu'on fait, sur ceux qu'on n'a pas mais qu'on fait semblant de faire, sur le positionnement qu'on prend, soi, par rapport aux autres, sur ce qu'on tient pour essentiel, sur ce qu'on veut décider d'être, sur la liberté qu'on a de décider quoique ce soit. Sur l'assurance qu'on a que nos parents sont nos parents. » M. Claeys, *Theatrorama*, janvier 2011*

**Gérard Watkins** est acteur, écrivain et metteur en scène. Né à Londres en 1965, il passe une partie de son enfance en Scandinavie et aux Etats-Unis puis s'installe en France. Il entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique et joue comme acteur dans une trentaine de productions au théâtre et au cinéma. Il met en scène tous ses textes : *La Capitale Secrète*, *Suivez-moi*, *Dans la Forêt Lointaine*, *l'icône*, *La Tour*. A Garonne, on l'a vu aux côtés de Marc François et Claude Régy. En 2010, Gérard Watkins a reçu le Grand Prix de littérature dramatique pour *Identité*.

**Contact presse :** Bénédicte Namont - b.namont@theatregaronne.com - 05 62 48 56 52

**Théâtre Garonne** - 1, av du Château d'eau - 31300 Toulouse

Tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77- administration : + 33 (0)5 62 48 56 56

Fax : + 33 (0)5 62 48 56 50 - contact@theatregaronne.com

**Réservations en ligne, informations et dernières minutes** sur [www.theatregaronne.com](http://www.theatregaronne.com)

**Le théâtre Garonne est subventionné** par Le Ministère de la Culture et de la Communication/Direction Régionale des Affaires Culturelles Midi-Pyrénées, La Ville de Toulouse, Le Conseil Général de la Haute-Garonne, Le Conseil Régional Midi-Pyrénées. **Bénéficiaire du concours de l'ONDA** (Office National de Diffusion Artistique) pour la diffusion de certains spectacles **et reçoit le soutien de** La Caisse d'Épargne Midi-Pyrénées, la Librairie Ombres Blanches, Valentin Opticien

# Identité

Texte et mise en scène **Gérard Watkins**  
Avec **Anne-Lise Heimbürger et Fabien Orcier**  
Scénographie et lumières **Michel Gueldry**

Administration de production **Sylvia Mammano**  
Diffusion **Judith Martin**  
Production **Perdita Ensemble**  
Avec le soutien de **la Comète 347, le Centre National du Livre**  
Aide à la création du **Centre National du Théâtre**  
Aide à la production de **la DRAC Ile-de-France**  
**Identité** est publié aux **Editions Voix navigables**

## **Dogme 95/**

En relisant ce que les réalisateurs Thomas Vinterberg et Lars Von Trier s'étaient raconté pour créer le dogme 95, je me suis aperçu que je m'étais imposé certaines règles concernant l'écriture du théâtre intimiste et minimaliste d'*Identité*. Et j'ai voulu les prolonger dans la mise en scène, qui pour moi est un prolongement de l'acte d'écriture. Les règles et restrictions du théâtre n'étant pas les mêmes qu'au cinéma, je les ai réorientées à ma manière. Pas d'entrée ni de sortie des personnages. Unité de lieu, évidemment. Pas de chaise, de canapé, de table, ni de fenêtre. Pas de bande son. Pas de construction de décor. Un seul élément de décoration achetable dans le commerce, ou sur eBay. (Ici, une moquette à poil long) Pas d'armes à feu. Une seule source de lumière, ou direction de lumière. J'ai hésité à proscrire les noirs entre les scènes, au profit d'un seul effet qui dure toute la pièce. Ce que j'aime dans cette recherche, c'est la subjectivité des restrictions, et de ce que l'on considère comme artificiel. Pas d'effets de mise en scène, donc, mais qui a pour compensation le fait qu'il n'y ait pas d'effet d'acteurs, non plus, et si possible pas d'effet d'écriture.

## **Le corps, et la chair de l'acteur.**

C'est la première fois que je m'aperçois à quel point la position, la sculpture du corps, est intimement liée à une parole et à sa vérité. J'ai particulièrement apprécié le jeu massif et entier d'Anne-Lise Heimbürger et de Fabien Orcier. Ils sont arrivés à une sorte de « grain », d'humanité, que j'ai du mal à quitter après les répétitions. C'est une forme d'épaisseur qui constitue une matière sensuelle qui l'emmène vers l'animal blessé, celui qui se détruit en cherchant son salut. J'en ai un peu assez du second degré et du cossu et des citations, de ce qui nous éloigne de ce que nous sommes, dans notre forme incomplète. J'ai pensé à Rodin assez vite. On ira faire un tour au musée cette semaine et profiter des beaux jours.

## **Jeunes hommes en colère**

John Osborne avait lâché une bombe en 56 au Royal Court avec une pièce intitulée *Look Back in Anger* (bizarrement traduit la paix du dimanche, mais c'est difficile à traduire, « la mémoire en colère » paraît un peu pompeux.) Mais c'est une tradition nord-américaine qui est venue en Europe puisque, déjà, dans les années cinquante, il y avait Williams, Saroyan, et Miller, qui avaient cherché un théâtre populaire et subversif, ancré dans les classes moyennes. Laurence Olivier, qui avait vu la pièce d'Osborne accompagné par Williams et de Vivian Leigh, avait grogné, « mmouuais » ; mais Williams lui avait dit « tu es fou, c'est vraiment très bon », et Olivier devait triompher quelques années plus tard dans *The Entertainer*. Il aura fallu attendre le *Blasted* de Sarah Kane 40 ans plus tard, pour retrouver ce niveau de polémique. J'ai toujours aimé ce théâtre-là, et j'ai voulu m'y abandonner, tout simplement. Parce que c'est un véhicule formidable, parce que c'est urgent, non-bourgeois, et terriblement vivant. Jimmy Porter disait ; « et si on jouait à un jeu, si on faisait semblant qu'on était des êtres humains ? » Marion Klein pourrait dire la même chose.

### L'amendement Mariani.

Ceux qui s'attendent à une forme de théâtre haut-parleur vont certainement être déçu, mais je me sens obligé d'en parler parce que c'est une colère qui a guidé et qui a fabriqué la fiction d'*Identité*. La famille n'a pas plus à voir avec l'hérédité, que l'appartenance du sol a à voir avec le fait d'y être né. Des gens vont être conduits à se déplacer de plus en plus, qu'il s'agisse de catastrophes économiques ou écologiques, et je déteste toute cette criminalisation du mouvement. Mais les lois s'empilent, au nom de notre sécurité et de notre bien être, et il faut être bien crédule pour donner raison à leurs apparentes motivations. Les artistes doivent être aux aguets des facteurs déshumanisants, comme l'étaient Alejandro Gomes Inarritu avec *Babel* ou Michael Winterbottom avec *In this world*. Le théâtre politique n'est pas une fin en soi, car quand on travaille en profondeur, les réalités deviennent de plus en plus complexes et irrationnelles, mais ce monde est là, et ne s'en va pas. Et pour faire face, des réponses artistiques doivent se multiplier pour créer une richesse de point de vue. Pour cela, je trouve la pratique du théâtre aujourd'hui en France étrangement absente, par rapport au cinéma ou la musique. Or les possibilités d'échapper aux leçons de morales creuses par la présence des corps et de la poésie, y sont infinis.

### Rafle du Vel d'Hiv

J'ai voulu écrire un texte d'histoire, trouver une forme de théâtre d'histoire, et j'ai fait beaucoup de recherches sur la rafle du Vel d'Hiv. Je n'ai jamais réussi à trouver la forme, ni le théâtre pour ça. Mais cette recherche est très présente dans *Identité*. Je pense que je dois m'accepter, et accepter le fait qu'il doit toujours y avoir une part d'invention et de torsion des réalités dans ce que j'écris. J'ai beau déguiser cette pulsion avec des situations de plus en plus réalistes, c'est toujours là. Mais on a caché et masqué cette histoire trop longtemps. Et elle ressurgit dans *Identité*, à une place assez centrale. Comme si elle scellait le destin des personnages et de leur choix.

Notes de Gérard Watkins



théâtre garonne • *Identité* • Gérard Watkins © Watkins

# L'équipe

## Gérard Watkins

Né à Londres en 1965, il passe une partie de son enfance en Scandinavie, et aux Etats-Unis, et s'installe en France en 1973. Il écrit sa première pièce en un acte en 1980, qu'il met en scène au Lycée International de St-Germain en Laye. Il écrit également les paroles et musique de son groupe, « Western Eyes », dans lequel il chante et joue de la guitare jusqu'en 1988. En Classe Libre, au cours Florent, il écrit *Scorches*, qu'il met en scène avec une quinzaine d'acteurs. Il entre au C.N.S.A.D, ou il écrit *Barcelone*, tout en suivant des cours avec Viviane Theophilides, Michel Bouquet, Pierre Vial, et Gérard Desarthe. Il joue ensuite comme acteur dans une trentaine de productions, avec Jean-Claude Buchard, Elizabeth Chailloux, Michel Didym, André Engel, Marc François, Daniel Jeanneteau, Philippe Lanton, Jean-Louis Martinelli, Lars Noren, Claude Regy, Bernard Sobel, et Jean- Pierre Vincent. Il joue au cinéma avec des réalisateurs comme Julie Lopez Curval, Jérôme Salle, Yann Samuel, Julian Schnabel, Hugo Santiago, et Peter Watkins, Il met en scène tous ses textes, *La Capitale Secrète*, *Suivez-Moi*, *Dans la Forêt Lointaine*, *Icône*, *La Tour*, dans des espaces différents, allant du théâtre l'Echangeur et le Colombier à Bagnolet, au Théâtre Gérard Philipe de St-Denis, Théâtre de Gennevilliers, et la Ferme du Buisson, en passant par la piscine municipale de St-Ouen. Depuis 1994, il dirige sa compagnie, le Perdita Ensemble, qui réunit acteurs et actrices, (Anne Alvaro, Gaël Baron, Odja Llorca, Anne Lise Heimburger, Antoine Matthieu, Fabien Orcier, Nathalie Kousnetzoff, etc.) scénographe, (Michel Gueldry), éclairagiste (Christian Pineau), créatrice son (Diane Lapalus) dramaturge (Sophie Courade), et administratrice (Sylvia Mamanno). Il est lauréat de la fondation Beaumarchais, du Centre National du Livre, et de la Villa Medici Hors-les-Murs, pour un projet sur l'Europe.

## Michel Gueldry

Scénographe, constructeur lumière, né en 1971, à Belleville, est aussi à l'aise avec le théâtre de rue, les circassiens, qu'avec le théâtre contemporain. Il a travaillé avec la compagnie Derezo, Virginie Deville, Sophie Buis, Le Quatuor Caliente, les Sea-Girls, Olivier Tchang-Tchong, Cirque Balafon. Le Perdita Ensemble lui doit notamment la scénographie incroyable d'*Icône*, à la piscine de Saint-Ouen, et celle de *La Tour*.

## Anne-Lise Heimburger

Elle vient de jouer dans *La Nuit de L'Iguane*, de Tennessee Williams, mis en scène de Georges Lavaudant ; *Dieu Comme Patient*, de Lautreámont, mis en scène par Matthias Langhoff, au théâtre des Abbesses ; *Le Mendiant, ou la mort de Zand*, de Iouri Olecha, mis en scène par Bernard Sobel, au Théâtre National de la Colline ; dans *La Tour*, de et mis en scène par Gerard Watkins, au Théâtre de Gennevilliers et *Amphitryon* de Kleist, mis en scène par Bernard Sobel à la MC 93 de Bobigny.

## Fabien Orcier

Il vient de jouer dans *La Cerisaie* et dans *3 Tchekhov*, d'Anton Tchekhov, mis en scène par Patrick Pineau. Il a notamment joué dans toutes les mises en scène de Gérard Watkins depuis la création de *Scorches* à l'école de l'acteur Florent en 1985. Il a aussi travaillé avec Jean- Hugues Anglade, Nelly Borgeaud, Claire Lasne, Georges Lavaudant, Laurence Mayor, Laurent Pelly, Karel Reisz, Serge Sandor, Bernard Sobel, et Frederic Tokarz.

# La Presse

Aujourd'hui, il suffit d'un clic pour avoir la nausée et démystifier en une seconde le prétendu parangon de démocratie censé s'incarner dans internet. Ainsi, la main innocente qui tape sur son moteur de recherche préféré les noms de quelques stars de notre vie politique et médiatique se verra, sans avoir rien demandé, proposer comme occurrences « Strauss-Kahn juif », Ockrent juive », ou « Pujadas juif », qui renvoient en toute impunité l'internaute vers des blogs douteux ou des listes dressées par des néo-nazis et, comble de l'obscénité rampantes, à un site commercial proposant à tout un chacun, via un test ADN, de faire le point sur ses « racines juives ».

Avec sa pièce *Identité*, Gérard Watkins pousse un coup de gueule contre une époque moderne qui nous repasse le plat de la haine de l'autre via la question du religieux et de l'identitaire. Grand Prix de littérature 2010, son texte témoigne à chaud de cette France sarkoziste et décomplexée où prôner les tests ADN pour les immigrés et avoir un ministère dédié à l'identité nationale nous est vendu comme l'opportunité d'un dialogue visant le mieux vivre ensemble et le progrès social. Au moment où ce malaise ne fait que croître, la reprise par Gérard Watkins de sa mise en scène arrive à pic pour nous proposer un hors-piste poétique dénonçant l'obscène de ces enfumages politiques.

Ainsi, comme on visite la fosse aux ours, c'est sur une moquette à longs poils type « peau de bête », que l'on découvre André et Marion Klein vivant en liberté entre les parois sans fenêtre de leur nid douillet.

Lui se noie dans l'alcool. Elle, pour « avoir faim », teste les vertus de la grève de la faim. C'est lui qui découvre, sur l'étiquette d'un vin d'importation promu par l'UE, le questionnaire qui leur ouvre les portes d'un *think tank* cherchant à mettre au point « une fiche d'état civil, en plus élaborée », sur le thème « Vos parents sont-ils vraiment vos parents ? », et propose des tests ADN pour une authentification en ligne directe...

Plus tard, c'est elle qui lit les conclusions d'un autre *think tank* dont témoignait le *Journal officiel* du 18 octobre 1940 : « Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou deux grands-parents de la même race si son conjoint lui-même est juif ». Et pointe le non-dit en la matière : « Tu as entendu ? Ils ont ignoré les parents ». Ainsi, André et Marion Klein crèvent doucement de ce mal identitaire qui gangrène l'époque et, c'est tout le talent d'Anne-Lise Heimbürger et Fabien Orcier de faire d'un symptôme sociétal l'énigme du désamour qui détruit leur couple. Avec des accents proches de ceux de Nathalie Sarraute, Gérard Watkins joue avec élégance d'une fin au « *sens suspendu* » nous laissant un bel os à ronger. Un de ceux qui agacent et que le spectateur ramène avec lui en se rappelant qu'il a des dents et qu'elles pourraient encore lui servir.

**PATRICK SOURD, LES INROCKUPTIBLES, janvier 2011**

Un couple. Lui boit, ne fait rien, ou pas grand-chose. Elle, elle entame une grève de la faim. Comme ça, pour ressentir la faim puisqu'elle n'a plus d'appétit. Ce n'est pas la misère mais presque. Sur une étiquette de bouteille, un concours, organisé par l'Union Européenne, est proposé pour gagner de l'argent. Une seule question est posée, la première d'une série, « Vos parents sont-ils vraiment vos parents ? ». Ils répondent et c'est l'engrenage.

Gérard Watkins est parti de sa colère contre l'amendement Mariani qui imposait aux demandeurs d'asile des tests ADN pour le regroupement familial. Amendement odieux depuis enterré mais qui a fait place au débat tout aussi terrifiant et explosif, populiste, sur l'identité nationale. *Identité* n'apporte aucune réponse, il met simplement à nu les mécanismes pervers de ce débat et les réponses individuelles possibles face à la pression des pouvoirs politiques et économiques. Qui résiste, qui suit. Jusqu'où. Avec pour terribles échos la rafle du Vel' d'hiv' et la logique absurde et perverse de l'administration française vichyste sur la question et la définition de « la race juive ». Où en sommes nous aujourd'hui, nous qui avons créé un ministère de l'identité nationale ? On pense à Hannah Arendt et sa théorie si juste lors du procès Eichmann sur la banalité du mal, « plus on est loin du pouvoir plus on est coupable ». Une question alors surgit soudain et fait débat au sein du couple, « Y'a-t-il une pensée derrière un génocide ? » qui exonérerait un pouvoir de sa responsabilité. *Identité* montre que l'individu est avant tout la

somme de ses choix, de ses rapports à l'autre tout en étant le produit d'une société qui le définit, le classifie et lui demande des comptes sans en rendre elle-même. Accepter ou résister, dans un cas comme dans l'autre, c'est une question de survie ou de liberté. Avec le prix à payer. La résistance de Marion Klein, dont la grève de la faim agit comme un révélateur, fait exploser les certitudes du couple et de leur identité propre. Qui sommes-nous réellement qui nous inventons ? Qui sont nos parents en effet ? Qu'ai-je à voir avec eux qui me lierait de fait à telle catégorie pour le pouvoir en place, qu'il soit national ou européen ?

### **Banalité du mal**

La force du texte tient dans sa composition et sa fluidité. Kafkaïen pour l'atmosphère étrange, frôlant l'absurde dans certaines situations, presque fantastique, on pense également au « Tropismes » de Nathalie Sarraute. Jamais Gérard Watkins ne tombe dans la facilité, l'effet, le pathos. Effrayant même de banalité, glaçant, mais non sans humour. La mise en scène est au diapason, tendue à l'extrême, sans esbroufe, crue. Jamais Gérard Watkins ne relâche la tension dans ce huis-clos infernal, étouffant de violence insidieuse.

Unité de temps et de lieu, un minimalisme volontaire où les personnages dépouillés de tout accessoire sont sans cesse à vue, fouillés, grattés jusqu'à l'os, Gérard Watkins fait exploser la distance qui pourrait nous séparer de la scène. Cela devient vite inconfortable de proximité. Nous n'avons nul refuge et pas de fuite possible. Les comédiens sont remarquables d'engagement. Anne-Lise Heimbürger donne à son personnage une force tranquille, désabusée jusqu'à la destruction lucide. Son corps, métaphore du pourrissement de la situation, incroyablement et littéralement se désagrège sans effort. Elle semble disparaître, s'effacer comme aspirée de l'intérieur... Fabien Orcier oppose à sa résistance la lâcheté banale de celui qui doit survivre et s'invente toutes les bonnes raisons du monde, obtus jusqu'à la contradiction. Ces deux là, dans ce face à face, sont simplement terrifiants de réalisme. La légèreté donnée aux personnages, leur humour parfois, ne rend que plus terrible ce qui est proféré sans y toucher. Gérard Watkins démontre que l'engagement, le théâtre politique, au sens citoyen, est plus que nécessaire et vital aujourd'hui. Mais que la forme donnée n'a nul besoin de démonstration, de tintamarre scénique. Rendre comme banal ce qui l'est devenu dangereusement pour mieux le dénoncer est sans doute plus redoutable. Il reste au sortir de cette création un sale goût dans la bouche, un agacement, devant nos propres lâchetés et compromissions. Certain que cela ne plaira pas à tout le monde, encore moins aux nouveaux tenants réactionnaires de « la culture pour chacun ».

**DENIS SANGLARD, UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, 13 janvier 2011**

Qu'est-ce qui nous fonde, sinon notre identité ? Gérard Watkins, à partir de cette notion déterminante, signe un texte singulier qui brasse plusieurs thèmes : l'identité, mais aussi la liberté, la place et l'avenir de l'humain dans la société économique actuelle. Dans un espace blanc intemporel, un couple. Lui s'attarde sur l'étiquette d'une bouteille de vin. Un numéro de téléphone y figure, invitant à un concours mystérieux. A partir de là, c'est la bascule dans un autre univers. Parmi les pistes empruntées par l'auteur, celle de la judaïté. Le couple ne s'appelle-t-il pas Klein, comme le personnage du film de Losey ?

Dans un huis clos permanent où les scènes se succèdent sans rupture, l'économie d'écriture joue avec la tension, l'inquiétude, crée des moments de suspense et de doute. Une pièce à l'esprit malin formidablement interprétée par Anne-Lise Heimbürger, magnifique, et Fabien Orcier, qui s'ajustent parfaitement à ce climat à la fois réaliste et absurde, dérangeant et intrigant.

**ANNIE CHENIEUX, LE JOURNAL DU DIMANCHE, le 20 janvier 2011**

Jusqu'où serions-nous prêts à aller si les circonstances l'exigeaient ? À quelles trahisons envers nous-mêmes et nos proches pourrions-nous nous livrer ? C'est la question fondamentale sur cette part d'humanité que chacun porte en soi que pose avec talent Gérard Watkins dans sa troublante pièce *Identité*. Une question hautement d'actualité en cette période de crise, où les fins de mois difficiles nécessitent pour beaucoup, ruse autant que courage pour s'en sortir. C'est ce qui arrive à Marion et André Klein. Un charmant couple moderne qui a des problèmes d'argent. Pour gagner quelques euros, ils acceptent de répondre à un questionnaire des plus ambigus, qui s'apparente d'ailleurs de plus en plus à un test d'identité avec recherche des ancêtres et surtout traçabilité des origines. Un bien lugubre rappel à d'autres atroces recherches qui ont eu lieu par le passé, notamment pour ceux qui, comme Marion et André, avaient un nom

à la résonance aussi « juive » que « Klein ». Le couple va donc vivre une expérience des plus fondatrices et des plus étourdissantes. Chacun va apprendre à se connaître lui-même et à découvrir en l'autre une part d'inconnu qu'il ne soupçonnait peut-être pas. L'amour qui lie André et Marion survivra-t-il à cette terrible épreuve ? Nous vous laissons le loisir de le découvrir.

L'auteur et metteur en scène Gérard Watkins a choisi un décor dont la blancheur immaculée renvoie d'emblée à cette question de la « transparence », corollaire à celle du test et de l'identité, pour illustrer concrètement cette notion de pureté. Ainsi, de cet épais tapis de laine moelleux et ces murs où est suspendu un imperméable jusqu'à la robe de dentelle de Marion : le blanc est partout. L'intérieur de l'appartement, tel qu'il s'offre à nos yeux, nous plonge au cœur d'une intimité. Là où le bât blesse si fort...

Pour incarner Marion et André, Gérard Watkins s'est entouré de deux comédiens exceptionnels, Anne-Lise Heimburger et Fabien Orcier. Exceptionnels d'abord par leur physique et leur élocution, aussi rares et originaux qu'ils sont loin d'être interchangeables, ils incarnent idéalement cette question identitaire. Ils ont ces physiques qui gravent une marque indélébile dans la mémoire, comme ceux que l'on trouve dans les films de Ken Loach ou des frères Dardenne. Typés, racés, ces jeunes comédiens ont du caractère. Elle, femme-enfant, est belle à croquer, et sa blondeur candide n'est qu'une apparence, car elle se révélera l'opposée d'une ingénue. D'ailleurs, elle a entamé une grève de la faim, une expérience qui l'affaiblira tout au long de la pièce, mais qui requiert une immense force morale. Lui a parfois le regard attendrissant d'un cocker et un côté débonnaire, un masque lui aussi prêt à tomber. Et il éprouve une réelle appétence pour l'alcool... Un couple déprimé, sur le fil du rasoir, prêt à s'adonner à des actes horribles pour s'en sortir. Un thème vertigineux qui a de l'avenir, et une pièce convaincante que nous vous encourageons à découvrir d'urgence.

**BARBARA PETIT, CRITIQUE, le 16 janvier 2011**

Dans un lieu blanc comme un long hiver, un homme, une femme. Récit glaçant d'une déliquescence. Si ce qui questionne et appuie là où ça fait mal est beau, alors c'est un très bel acte théâtral.

L'auteur et metteur en scène Gérard Watkins s'est mis en colère lorsque l'amendement Mariani (celui des tests ADN autorisés en cas de regroupement familial) a failli être adopté. De cette colère, il s'en est nourri pour écrire *Identité*. C'est l'histoire d'un couple d'aujourd'hui, qui na pas l'air de faire grand-chose, à un pas de la misère. L'histoire d'une étiquette sur une bouteille de vin, qui propose de l'argent pour on ne sait pas trop quoi. L'histoire de positions qu'on prend.

« *Une tragédie contemporaine, sans cri, sans violence.* » Voilà ce à quoi on assiste, comme si on retenait longuement son haleine, sans se reposer jamais, c'est à l'érosion inexorable de quelque chose qu'on ne sait pas nommer. La liquéfaction de l'humain. L'agonie lente d'un amour. La fin interminable d'un moment, ou d'une vie, d'un temps qu'on ne sait plus mesurer. C'est incroyable. Marion et André Klein sont au bord de la pauvreté. L'une a travaillé beaucoup, plus que lui, et lui moins mais plus intensément. Toujours est-il que sans le dire on voit qu'ils en sont là, au bord du gouffre, sans le sou. Comme dans un temps d'irrationalité pure, où on se met à faire la grève de la faim pour son épanouissement personnel, et à trouver de la poésie sur une étiquette de bouteille de vin. Et, d'une étiquette on passe à une autre, qui propose de l'argent pour participer à une sorte de test. Un numéro vert à appeler. Et cette trame simple et implacable va mener ces deux personnes à se poser des questions qu'ils ne pourront plus contourner, des questions qu'on ne se pose pas parce qu'elles nous obligeront à nous définir. C'est en ça que ça parle d'identité.

#### **Percutant**

Le texte de Gérard Watkins est magnifique, et sa mise en scène dans sa continuité. C'est un peu comme du cinéma en plus brutal, en moins confortable. Le naturalisme est de mise dans le jeu des comédiens, sauf qu'on n'a pas le montage pour nous éviter la confrontation avec ceux qui parlent. On n'a pas l'espace de s'échapper, et c'est tant mieux. Tout est d'une traite, tout est à vu. Pas de découpage à l'aide de lumières, pas de réel décor, juste quelques traces de décors, qui font se dire que cet endroit a dû être vivable. Pas de bande-son non plus. Juste deux acteurs, qui sont là, qui disent un texte qui nous prend par surprise, qui d'un échange qu'on croirait banal se barre dans de la poésie pure, puis revient comme si de rien n'était. Comme si la langue quotidienne nous était révélée. Jamais d'adresse publique et pourtant le propos est frontal. Ça parle d'une histoire particulière, et pourtant ça ratisse très large. Et ça pose des questions



fondamentales, sans jamais apporter de solution, sur ce qui forge son identité propre, sur les choix qu'on fait, sur ceux qu'on n'a pas mais qu'on fait semblant de faire, sur le positionnement qu'on prend, soi, par rapport aux autres, sur ce qu'on tient pour essentiel, sur ce qu'on veut décider d'être, sur la liberté qu'on a de décider quoique ce soit. Sur l'assurance qu'on a que nos parents sont nos parents.

**MATTHIAS CLAEYS, THEATRORAMA, le 13 janvier 2011**

Dans le huis clos d'un appartement ordinaire, il et elle, jeune couple d'aujourd'hui. Picoler, bouquiner, baiser, ainsi s'enchaînent les journées. A pas d'heure, évidemment. Lui lit par le menu l'étiquette de la dernière bouteille de vin sur laquelle figure un jeu qui leur permettrait de gagner ... de gagner quoi ? De l'argent, ça tombe bien, ils n'en ont pas. Ça commence comme une pièce du dramaturge anglais Harold Pinter, une querelle un peu bourgeoise où l'alcool permettrait quelques audaces bien balancées, mais ça dérape très vite vers un affrontement à la Tennessee Williams, une plongée en apnée dans l'univers de deux êtres inadaptés, tellement ils ressemblent à M. et Mme Tout-le-Monde, et qui n'ont pour seul refuge que leur solitude.

**C'est une introspection.** Une radioscopie sans anesthésie qui s'attarde sur le grain de la peau, un regard voilé par l'alcool, un geste à peine esquissé dans un entre-deux où l'homme et la femme titubent, d'abord ensemble, puis séparément. Les corps tanguent, se déchirent, s'éloignent. Un couple, elle et lui, deux entités autrefois unies, aujourd'hui au bord de la dislocation face à ce fléau constitué par la précarité – celle des êtres, des sentiments -, ultime forme de violence du capitalisme moderne. Quel sens donner à sa vie, à la vie, quand tout se délite autour de vous ?

C'est un triptyque où plane l'ombre de la mort, où l'homme et la femme sont des êtres blessés qui tentent par tous les bouts de s'accrocher à la vie, quitte à s'en éloigner. Pris dans l'engrenage de ce jeu anodin, mais dont la perversité et le machiavélisme se révèlent au fur et à mesure que les jours passent, ils s'éloigneront définitivement l'un de l'autre tant la question de l'identité, de la liberté, de la pensée est ici percutée de plein fouet par le mercantilisme outrancier. Quitte à en oublier l'essentiel, ce qui un jour les a unis.

**C'est l'une des pièces les plus subversives** et passionnantes qui nous a été donnée de voir ces derniers temps. On sort de là commotionné, bouleversé devant la force du propos, le jeu des acteurs, la scénographie volontairement austère. L'écriture et la mise en scène de Gérard Watkins évitent les écueils, les propos démonstratifs ou illustratifs pour s'attacher à l'intimité, qui rime ici avec humanité. Chaque réplique, chaque regard, chaque geste ou attitude témoignent d'une maturité dans la progression dramaturgique provoquant un suspense d'une rare intensité. Jusqu'au bout, on ne sait pas. On avance dans la pièce à tâtons, pareil à ces deux êtres paumés qui nous tendent un miroir sans tain de notre monde. Pris dans l'engrenage de ce monde sans pitié, où l'autre devient un étranger, donc un ennemi potentiel. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour survivre ? Quels renoncements ? Quelles compromissions ?

Anne-Lise Heimbürger et Fabien Orcier incarnent, et c'est peu dire, ces deux personnages. Ils sont habitués, possédés même et leur donnent un souffle, de la chair, nous font rire et pleurer sans discernement. Elle, corps meurtri, endolori, laisse s'échapper des mots murmurés qu'elle peine à prononcer, tandis que lui se réfugie dans la violence comme une armure capable de résister à l'assaut de la mort. Ce jeu trouble, ce questionnement sincère sur le monde, le cynisme, l'amour, la lâcheté constituent là une solide armature dramaturgique, créant un théâtre d'où jaillit la tragédie contemporaine.

**MARIE-JOSE SIRACH, L'HUMANITE, mai 2009**

A ses débuts dans la mise en scène l'acteur Gérard Watkins écrivait avec le zèle des nouveaux venus d'amples fresques dans lesquels abondaient des instants de débordements verbaux. Il a aujourd'hui changé du tout au tout puisque *Identité*, sa dernière création n'est jouée que par deux acteurs, il est vrai de premier rang : Fabien Orcier et Anne-Lise Heimbürger qui étaient déjà de ses précédents spectacles. Comme le firent il y a quelques années les cinéastes Lars Von Trier et Thomas Vinterberg en inventant le dogme, Gérard Watkins s'est imposé de rigoureuses contraintes. Unité de lieu. Pas d'entrée ni de sorties des personnages. Pas non plus d'éléments de décor si ce n'est une moquette à poils longs. Une seule source de lumière. Pas de noirs entre les scènes.

Digne fils de son père le réalisateur anglais Peter Watkins (à qui l'on doit notamment *La bombe*, *Punishment park* et *Edward Munch, la danse de la vie*), l'écrivain-metteur en scène est bien

décidé à en découdre avec la marche inacceptable du monde. Ses deux personnages, Marion et André Klein, sont des déclassés. Elle a décidé de faire la grève de la faim, tandis que lui s'accroche à une chimère. Ayant découvert sur une bouteille de pinard qu'ils peuvent empocher de l'argent en répondant à une question, il ne songe qu'à tenter sa chance. . Etant chacun, par ailleurs, d'une impérieuse lucidité ils dissèquent en s'empoignant régulièrement les temps intenable qu'on vit. Indigné par l'amendement Mariani qui rend légales les recherches sur l'ADN imposées à certains étrangers, Gérard Watkins rappelle par l'intermédiaire de Marion les lois raciales édictées en 1940 sous Pétain. Etaient considérés comme juifs ceux qui avaient trois grands parents qui l'étaient où seulement deux grands parents si leur conjoint appartenait à la "race" honnie. Difficile de ne pas mettre faire le lien entre ces lois et certaines maladies qui sautent une génération.

Réalisé avec une économie ascétique ce gros plans d'un couple représentatif de notre époque tantôt fait rire, tantôt noue les tripes tant sa mise en scène tient fermement le cap.

**JOSHKA SCHIDLOW, *BLOG ALLEGRO THEATRE*, avril 2009**

